

Résumé 1^{ère} partie :

Un café : « L'embuscade ». Son patron : Norbert. Une cliente : Amandine Bourgeois, infirmière. Elle observe deux individus un peu louches qui se trouvent au comptoir. Elle reconnaît l'un d'eux, Richard Tournesol. Il est avec un compère, Jacques. Ils viennent de découvrir dans la presse la mort de Maître Vasseur, ancien patient d'Amandine. Visiblement ce décès les perturbe. Rien n'est dit sur les causes de cette mort et cela intrigue.

Amandine est-elle, elle-même, un peu louche ? Elle est convoquée au commissariat dans le cadre d'une enquête préliminaire. Interrogée par Bernard Lacombe et Vincent Tillier, confrontée à une lettre anonyme, elle reconnaît avoir eu des relations intimes avec l'avocat et avoir eu des sentiments pour lui.

Résumé 2^{ème} partie :

Amandine est toute chiffonnée. Est-ce à cause d'une entorse ? Simplement à cause de cela ? Elle se confie au patron du bar et affirme n'avoir rien à voir dans la mort de l'avocat. L'inspecteur Lacombe a retrouvé l'auteur de la lettre anonyme, Sophie Dumange, et l'interroge. Puis il rencontre le commissaire avec qui il fait le point sur son enquête : Amandine a accès, par son travail, à de la morphine. Cependant le médecin légiste est formel : la mort de Maître Vasseur n'a pas de lien avec cette substance.

Résumé 3^{ème} partie :

Richard et Jacques cherchent toujours la cause de la mort de Maître Vasseur. Ils ont enquêté auprès de Matthieu, une ancienne connaissance, lui-même en cheville avec Cédric, l'ex d'Amandine. Matthieu révèle que Norbert, le patron du bar, fait du trafic de morphine. De leurs côtés Richard et Jacques avouent avoir peur car ils étaient en pourparlers avec Vasseur pour une combine destinée à l'écoulement de bouteilles de Bourgogne.

Amandine s'interroge. La découverte de leur relation serait-elle à l'origine d'un geste fatal de notre cher Maître ? Elle tremble également à l'idée que l'enquête s'oriente sur la dépendance à la morphine de l'avocat ? Quant à Norbert, lui aussi vacille. Drogue et Bourgogne pourraient bien lui attirer des ennuis.

- Madame Madilon, je vais relire votre déclaration. Vous m'arrêtez si vous avez des précisions à apporter ou si cela ne correspond pas à la réalité. Vous avez bien compris ?

- Oui, oui

- Bon, vous êtes Isabelle Frappat, épouse Madilon, née le 30 septembre 1981 à Cluny. Vous habitez à Charnay les Mâcon, 203 rue Ambroise Paré. Est-ce exact ?

- Oui, oui,

- Vous déclarez être employée comme femme de ménage au domicile de Maitre Vasseur et de son épouse depuis le 27 août 2007. Votre service, à l'origine de 3h30 tous les matins, à l'exception des week-ends et jours fériés, a été réduit à 2 heures par jour en 2012. Sauf demande particulière vous intervenez donc de 8h30 à 10h30 du lundi au vendredi chaque semaine. Vous effectuez également des extras, qui sont soit récupérés, soit payés.

- C'est bien ça.

- Le lundi 3 octobre vous vous présentez comme d'habitude, à 8h30, au domicile des Vasseur. Madame, enseignante, démarre ce jour-là ses cours à 8 heures. Elle n'est donc pas là. Maitre Vasseur est encore dans sa chambre, au premier étage, au fond du couloir. Ce n'est pas une situation inhabituelle. Vous nous avez signalé que vous avez toujours connu la situation d'un couple qui faisait chambre à part. Madame Vasseur évoquait la gêne liée aux ronflements de son mari ainsi que ses insomnies qui le conduisait à passer des nuits entières à traiter ses dossiers ou à s'adonner à la lecture de romans policiers.

- Tout à fait.

- Vous avez en ce premier jour de semaine pour consigne de limiter le nettoyage aux pièces du rez-de-chaussée, à savoir la cuisine, les deux salons, les toilettes ainsi qu'un studio attenant qui sert à héberger les invités. Ce week-end là le couple recevait effectivement leur fille ainée, son mari et leur fils âgé d'un peu moins de 4 ans. Ils ne sont repartis sur Grenoble que tard dans la soirée, après un dernier repas.

- C'est exact.

- Vous commencez votre travail par le grand salon, qui sert de salle à manger lorsque le couple reçoit. La grande table n'a pas été débarrassée du repas de la

veille. Vous notez la présence sur celle-ci ainsi que sur une desserte annexe de sept bouteilles de grands crus de bourgogne, largement entamées. Vous me dites que Maitre Vasseur, sa fille et son gendre sont des amateurs de bons vins. Ils ont d'ailleurs suivi ensemble des sessions d'œnologie. Maitre Vasseur regrettait souvent de ne pas s'être fait viticulteur en exprimant sa lassitude à devoir assurer la défense de personnages peu recommandables et de peu d'intérêt.

Vous pensez tout de suite à un repas particulièrement arrosé, ce qui n'est pas l'usage dans cette famille. Vous jouissiez de la confiance totale du couple. Vous aviez d'ailleurs été mise dans la confiance, sous réserve d'une discrétion sans faille à ce sujet, des problèmes de santé de Pierre Vasseur. Cette débauche de bouteilles bues vous a donc surprise.

Vous avez été encore plus étonnée en trouvant un stylo à insuline qui traînait sur la table. Comme la plupart des diabétiques votre patron devait pratiquer une prise d'insuline à chaque repas. Il l'effectuait, selon vous, avec une telle discrétion et une telle habileté que tout un chacun croyait qu'il était en train de consulter son portable.

Vous complétez votre déclaration dans les termes suivants :

Il avait l'habitude d'ajuster par avance les curseurs, c'est à dire les molettes qui règlent le volume de l'insuline, pour rendre la prise encore plus furtive. J'ai déposé ce stylo usagé dans la boîte verte et j'en ai profité pour vérifier l'autre boîte, la rouge. Les deux sont rangées dans un des placards de la cuisine. Je voulais m'assurer qu'elle soit pleine. Le patron il faisait comme ça pour ne pas avoir à monter à l'étage pour se faire les injections. J'ai constaté que les curseurs des deux stylos de la boîte affichaient des doses aberrantes, bien au-delà des 4 unités pris habituellement par Maitre Vasseur. Sur le coup j'ai pensé à une aggravation brutale de la maladie et je me suis promis d'en toucher deux mots à sa femme le mercredi matin.

Juste avant mon départ Maitre Vasseur m'a appelée de sa chambre. Je suis montée et il m'a commandé une tasse de thé. Il faisait triste figure. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui en faire la remarque. Il s'est forcé à rire en avouant qu'il avait effectivement trop bu la veille, pas assez mangé et que là, c'était vraiment pas ça.

Il m'a alors confié, d'un ton très las et très triste, que les derniers examens de contrôle avaient, contre toute attente, révélé une rechute avec des métastases nombreuses. " Les médecins ne me donnent plus beaucoup à vivre. Alors il faut que je profite. Du vin et de mon petit-fils... Quel bonheur celui-là ! "

Souhaitant s'allonger sur un canapé il m'a demandé de lui servir le thé au salon. Puis, quelques secondes plus tard, il s'est ravisé. "Je ne tiens plus le vin et je ne

tiens plus sur mes jambes. Quelle misère! " a-t-il dit. "Finalement je vais le boire ici. Apportez-moi également mon stylo à insuline. Désolé de vous solliciter autant. Je ne suis plus qu'un bon à rien sans forces."

Tout en le servant je lui ai parlé des stylos. Il a haussé les épaules : " C'est Adrien, je l'ai laissé jouer avec hier soir.

J'ai dû avoir l'air tellement éberluée qu'il a cru bon d'ajouter : "Sans les aiguilles bien sûr. Mais quel dégourdi ! Je l'ai à peine aidé pour l'injection. Ce sera un médecin ! Oui, mon petit-fils sera un grand médecin ! ". Sur ce il a fermé les yeux et m'a congédiée d'un mouvement de tête.

Je lui ai demandé s'il souhaitait autre chose, s'il voulait que je contacte sa femme. Il m'a répondu qu'avec un peu de sommeil tout rentrerait dans l'ordre. Je l'ai laissé et je suis partie.

Madame Vasseur m'a dit l'avoir trouvé inanimé en rentrant de son travail.

À la question pensez-vous qu'un mauvais dosage d'insuline, en raison des circonstances de la prise, est à l'origine du décès de Maitre Vasseur vous avez répondu :

- Je n'en sais rien. J'y connais rien à ces choses. C'est à un médecin qu'il faut poser la question. Moi, j'en ai parlé au Docteur Truchet, mon médecin traitant. Il m'a répondu qu'un coma diabétique était très compliqué à déceler si des analyses n'étaient pas faites immédiatement.

- Vous voyez quelque chose à rajouter ?

- Non, je ne vois pas ce que je peux vous dire de plus. Tout ça c'est vraiment regrettable. Je l'aimais bien Monsieur Vasseur.

- Madame Vasseur, les circonstances de la mort de votre mari nous obligent à conduire une enquête. Nous sommes au regret de devoir vous poser quelques questions. Nous allons nous montrer particulièrement indiscrets. Pardonnez-nous par avance de l'indélicatesse de cet entretien.

- Messieurs, je vous remercie de cette attention. N'ayez pas peur d'être directs, comme je vais l'être dans mes propos. Je subodore que depuis quelques jours notre mariage a déjà fait l'objet d'investigations poussées. Et vos recherches vous ont inévitablement révélé que notre couple était mort depuis longtemps. Donc, je vous en prie, pas de circonvolutions. Allez droit au but. Que voulez-vous savoir ?

- Pouvez-vous nous relater votre rencontre avec votre futur mari, ce qui s'est passé ensuite et comment vous en êtes arrivés à, à.... cet avis de décès ?

- Le mois prochain nous aurions pu nous vanter de fêter nos 35 ans de mariage, les noces de rubis, les bien nommées. Je peux dire que ces 35 ans je les ai payés rubis sur l'ongle. Excusez-moi. Je m'égare, je vous égare. Je reviens à votre question.

Nous nous sommes rencontrés en 1983 à Lyon. Je démarrais des études de Lettres, il finissait des études de Droit. CAPA en poche il avait sans nul doute un avenir de pénaliste prometteur devant lui. Il était brillant, drôle. Cela faisait oublier un physique très quelconque. Malgré ses, déjà, nombreuses conquêtes, il a jeté son dévolu sur la petite bressane que j'étais. J'en ai été flattée. D'autant plus qu'il m'avait d'entrée déclaré qu'il ne souhaitait pas rester dans cette métropole trop bruyante, trop polluée. Il voulait un écrin de verdure et de fleurs pour sa femme et ses futurs enfants. Il me promettait luxe, calme et volupté. L'imbécile que j'étais ingurgitait ce verbiage comme nectar et ambrosie. J'avais bien déjà perçu son fort compagnonnage avec Bacchus et les climats bourguignons mais j'étais raisonnable. Je savais que le Prince Charmant n'existait pas et je comptais sur une vie réglée pour calmer ses excès. Il n'en a rien été. Nous nous sommes mariés dès l'obtention de ma licence en Lettres en 1987. Je n'ai passé le CAPES que quelques années plus tard.

Nous devons nous présenter comme une famille bourgeoise normale. J'ai du mal à me défaire, même maintenant, de ce sentiment de préservation des apparences. Dans notre petite ville il est difficile d'échapper aux convenances de façade liées au "qu'en dira-ton" ! Nous avons eu trois enfants. Ma fille aînée, Aude, est née en 1989. Ma seconde fille, Lucie, deux ans plus tard. Jean a complété la tribu en 1996.

Mon mari n'a pas attendu la naissance de mes enfants pour recommencer à faire le joli cœur. Je me suis également fourvoyée en comptant sur la paternité pour donner une nouvelle impulsion à notre couple.

Toutefois je dois reconnaître que Pierre a été un père aimant pour ses enfants. Il avait également le bon goût de laisser ses plans cul en dehors du périmètre de la vie familiale. J'ai rapidement pris un poste d'enseignante au lycée René Cassin. J'aime ce travail. Cela me permettait par ailleurs, et ce n'était pas rien, de me prémunir contre ce qu'on appelle pudiquement les accidents de la vie, autrement dit une séparation, un divorce. Contre toute attente Pierre n'a pas poussé les feux pour m'expulser de sa vie. Je pense en fait que j'étais une couverture bien commode contre des maitresses trop pressantes. Ce cher homme ne pouvait pas abandonner femme et enfants. Nous sommes alors tombés d'accord sur le modus vivendi suivant : les week-ends étaient pour sa famille, au sein de la demeure familiale. Le reste de la semaine il le menait à sa guise, les jours et les nuits. Nous ne faisons pas grand-chose ensemble, à l'exception des repas dominicaux. Ces repas, c'est sans doute ce qui a permis à nos trois enfants de penser qu'ils avaient un père. Il s'y montrait charmant, charmeur. Ils étaient sous le charme.

- Mes sentiments profonds ? Si tant est qu'il y ait eu de l'amour les premiers temps les infidélités de mon mari m'ont vite ramenée à la raison. Les maternités, l'éducation des enfants, mon métier et une belle bande de copines rigolotes m'ont finalement permis de passer toutes ces années sans trop de casse. C'est le constat que je fais, même si parfois l'idée m'effleure qu'elles auraient pu être différentes.

- Les maladies de mon mari ? On ne peut pas perdre sur tous les tableaux. Nous nous sommes mis d'accord sur une discrétion absolue quant à tous ses problèmes de santé. Il se faisait soigner sur Lyon. Nous ne les évoquions jamais, y compris au sein du cercle familial. À l'exception de son diabète peut-être ? Et encore ! Donc motus et bouche cousue. J'ai tenu ma langue. Nous avons un répertoire bien au point de mensonges plausibles lorsqu'il était impossible de ne pas voir que quelque chose ne tournait pas rond. La contrepartie, je n'étais pas son infirmière. Je ne lui ai prodigué ni soins, ni tendresse. Faut pas prendre sa bonne femme pour plus conne qu'elle n'est. J'en ai assez supporté. Je ne me suis pas pincé le nez devant ses miasmes. Il avait une infirmière. Elle assurait tous les soins. Elle venait très souvent.

- Amandine Bourgeois. Oui, c'est bien elle qui assurait les soins. Au demeurant une fille très agréable et très compétente. Nous échangeons quelques mots lorsque j'avais l'occasion de la croiser.

- Madame Madilon, la femme de ménage, elle avait un statut à part. Je l'appréciais, je l'apprécie énormément, et j'ai toute confiance en elle. Elle est propre, soignée et très consciencieuse dans son travail. Quelque part elle fait un peu partie de notre

famille. Pour mon mari elle avait une importance spéciale. Elle était devenue sa confidente.

- Ce qui s'est passé l'autre jour était tout à fait exceptionnel. Je crois que la rechute de son cancer l'avait sérieusement perturbé. Effectivement il a laissé notre petit-fils jouer avec ses stylos à insuline. Ma fille était sidérée et a essayé d'intervenir. Son père l'a repoussée. Était-il dans son état normal à ce moment-là ? Je n'ai rien remarqué de particulier.

- Est-ce qu'il s'est injecté, volontairement ou involontairement, une dose aberrante ? Je n'en sais rien. Non, je ne m'en suis pas soucée. Pierre Vasseur menait sa vie comme il l'entendait. C'était ses oignons. Pas les miens.

- Nous avons effectivement ouvert à l'occasion de ce repas plusieurs bonnes bouteilles. Mon gendre, ma fille et mon mari souhaitaient les goûter. Comme vous l'a déjà indiqué Madame Madilon ils ont suivi des sessions d'œnologie. Moi, je n'ai jamais eu d'appétence pour le vin. J'ai sans doute été vaccinée par les cris de mon père qui avait le vin mauvais.

- Mon mari était-il ivre ? Madame Madilon affirme avoir débarrassé sept bouteilles ouvertes. Moi, je n'ai rien remarqué d'anormal. Cela dit ma fille n'a dû que tremper ses lèvres puisqu'elle conduisait ensuite. Mon gendre sait se tenir. Sept bouteilles, vous êtes sûrs ? Ça me semble vraiment beaucoup !

- La dépendance à la morphine de mon mari ? Je ne peux pas vous dire. C'était un hypocondriaque né. Je l'ai toujours vu ingurgiter un nombre impressionnant de gélules et cachets de toutes tailles et de toutes couleurs. Pour des maladies qui se sont révélées au fil du temps de moins en moins imaginaires. Là aussi je me suis rapidement lassée de lui rappeler les inconvénients liés à une prise excessive de médicaments. Alors qu'il ait ajouté des opioïdes, à dire vrai, cela ne me surprend pas vraiment ! Je l'ignorais. Vous pensez bien qu'il n'allait pas s'en vanter !

- Qui les lui fournissait ? Je viens de vous répondre que j'ignorais cette addiction. Après le diabète, le cancer et les douleurs permanentes à droite ou à gauche je n'avais aucune raison de me poser plus de questions. Et puis je me permets de vous rappeler le chapeau du chapitre. Le certificat de décès de notre couple est établi depuis bien longtemps. Nous n'exposons pas à l'extérieur le délabrement de notre union mais les lignes de communication étaient coupées. Règle numéro Un : chacun gère sa merde. Règle numéro Deux : se reporter à la règle précédente.

- Comment cela va-t-il se passer maintenant ? Si vous estimez que ce ne sont pas ses maladies qui l'ont tué, alors dites-le ! Honnêtement cette suspicion nous est un vrai supplice. Quand je dis nous, ce sont les enfants et moi-même. Pierre a vécu comme il l'a souhaité. De Profundis. On l'enterre et on passe à autre chose.

Une multitude d'angoisses continuent à secouer Amandine. Elle a une vraie frayeur d'être inculpée dans l'affaire Vasseur. C'est cette frayeur qui l'a conduite de nouveau au commissariat.

- Je voudrais vous dire... Ça a peut-être son importance.

Elle se souvient et raconte du mieux qu'elle peut :

- Oui, j'ai entendu Maître Vasseur discuter au téléphone. Je n'ai malheureusement pas pu suivre la conversation dans son entier et je n'ai pu en capter que quelques bribes. Par contre à un moment j'ai bien constaté que cela le perturbait profondément. Il est devenu livide. Il avait l'air d'avoir peur.

- Ça s'est passé quand ? Auriez-vous une idée de ce mal-être soudain ?

- C'était trois semaines avant son décès. Pour jouir des splendeurs des couleurs de l'automne, nous avons loué pour deux jours un gîte dans le Beaufortin, à Arêches précisément. Je me faisais une joie folle de toutes ces heures rien que pour nous deux. C'était programmé depuis longtemps. J'ai été très déçue. D'abord il n'a pas voulu mettre un pied dehors. Trop de fatigue a-t-il avancé. Ensuite il a reçu plusieurs coups de fil qui chaque fois le rendaient plus fébrile, ...et plus absent. Une fois il n'a pas disparu dans la chambre mais il a répondu du balcon, et j'ai pu entendre. J'ai cru deviner qu'on l'incitait, et je suis gentille quand je dis inciter, à acheter de grosses quantités de bouteilles de Bourgogne qu'on allait ensuite venir récupérer chez lui. J'ai compris qu'il était question de très bons vins, et bien que mes connaissances en ce domaine soient légères j'ai noté le nom de grands crus. J'ai entendu aussi des prix à la bouteille qui, pour moi, dépassaient le raisonnable tout comme le nombre de bouteilles dont il était question. Mais le ton a monté quand Pierre a dit qu'il fallait lui accorder des délais de paiement. Il a insisté. De toute évidence son interlocuteur faisait la sourde oreille et se foutait totalement de tout ce qu'on pouvait lui raconter.

-Qu'essayez-vous de nous dire ? Savez-vous si cette transaction a eu lieu ? Avez-vous entendu des noms ? Avez-vous essayé d'en savoir plus ?

-Malheureusement je ne sais pas quelle suite a été donnée à cette communication. Il était totalement exclu que je me montre curieuse sur ce sujet-là ou sur tout autre. Pierre Vasseur ne l'aurait pas toléré. Et je ne souhaitais pas le perdre. J'ai fait celle qui n'avait rien vu, rien entendu. Je n'ai pas revu Pierre Vasseur avant sa mort. Je suis minée par l'idée que si j'avais osé il aurait partagé ses soucis et il serait peut-être encore en vie !

- Vous ne nous donnez pas beaucoup de grain à moudre. Il s'agissait peut-être tout simplement d'une grosse livraison à partager avec des copains ?

- Des copains, des copains, ouais, plutôt un maître chanteur. Et je suis à peu près sûre d'avoir entendu un prénom, Richard.

- Madame Bourgeois, vous comprendrez que nous ne pouvons prendre vos déclarations qu'avec beaucoup de prudence. Vous nous avez beaucoup menti. Est-ce que vous nous mentez encore ?

- Je ne vous mens pas, je vous jure que je ne vous mens pas. Vérifiez par vous-même. Je vous en supplie, vérifiez par vous-même.

Amandine repartie, les policiers plaisantent :

- Elle est tout de même bizarre cette infirmière. Et pourquoi elle raconte tout ça la petite dame ? Que cherche-t-elle ? À se disculper ? Mais de quoi, merde !

- Ça, nous ne l'avons pas découvert !

- Elle n'est pas mise en cause. De toutes façons pour nous l'affaire est close. Vasseur est mort de mort naturelle. Enfin, c'est la conclusion à laquelle sont arrivés les médecins.

Le temps passe. D'autres affaires sont venues occuper l'esprit de nos enquêteurs. Ils se retrouvent quelques mois plus tard à travailler tous deux sur le meurtre avec viol de la jeune Laëtitia B. Et les voilà installés ensemble pour un déjeuner :

-Tu sais nous sommes allés ma femme et moi au carnaval de Venise, dit Lacombe à son collègue. Elle me harcelait depuis longtemps pour voir la ville et ses festivités. C'est vrai que c'est quelque chose. Nous avons vraiment apprécié. Des costumes et des masques de toute beauté. De ces couleurs... et puis une foule, des gens venus de partout, parlant toutes les langues. Pourtant j'ai eu une drôle de surprise. Attablé à une terrasse, je remarquai deux femmes qui se remaquillaient et tu ne devineras jamais qui c'était

- Non, je ne sais pas mais dis-moi.

- Pierrot et Colombine... En fait Elodie Vasseur et sa femme de ménage que j'ai reconnues malgré le maquillage. Pleines d'insouciance, souriantes et radieuses. Je les ai vues partir bras dessus, bras dessous, pas du tout dans la peine, plutôt dans la tendresse...

Depuis j'ai entendu des collègues parler d'elles il n'y a pas longtemps. Ces dames auraient tenté de vendre la maison d'habitation. Mais c'est une drôle d'affaire. Elles ont tenté de la vendre par deux fois à la recherche du big pactole. En tous cas elles ont disparu et pour l'instant personne ne sait où elles sont. Mais elles n'ont pas oublié de vider tous les comptes.

-Décidément on aime bien jouer, avec l'ombre et la lumière, chez les Vasseur.